

# “Feel Flows” : quand les Beach Boys reprenaient la vague pour aborder le tournant des 70’s

François Gorin - Publié le 28/08/21 mis à jour le 30/08/21



**À la charnière des deux décennies, le groupe californien, jusque-là porté par les tubes en or puis les ambitions symphoniques de son leader Brian Wilson, doit se réinventer. Le copieux coffret “Feel Flows” témoigne de cette renaissance éphémère.**

En 1969, les Beach Boys sont au plus bas. Au creux de la vague, pourrait-on dire si le surf n’était devenu le cadet de leurs soucis. L’ère dorée des sixties et des tubes en cascade s’achève. Leur cerveau Brian Wilson tutoie les abîmes de la dépression depuis le fiasco de son grand projet *Smile*, replâtré finalement en *Smiley Smile* sur l’insistance du label Capitol, avec lequel le groupe entretient des relations désormais exécrables. Les albums suivants (*Wild Honey*, *Friends*, *20/20*), bouclés à la hâte par des musiciens à court d’idées, n’ont rien fait pour réchauffer l’atmosphère. On en est à éviter la faillite, et la vente de leur catalogue de chansons, *Sea Of Tunes*, s’avère inéluctable. Les grands garçons ont délaissé la plage et se tournent vers des dérivatifs, la méditation transcendente pour Al Jardine et Mike Love, des envies d’[émancipation solo pour Dennis Wilson](#), de production pour son frère Carl. Quant à

Brian, il récupère lentement après un séjour en hôpital psychiatrique et installe un studio dans sa maison de Bel Air.

**“Where is She” (Brian Wilson, novembre 1969)** Une preuve que Brian Wilson cultivait encore un complexe Paul McCartney — l'inverse était vrai, mais plus bénin du côté du futur ex-Beatle. Manifestement pompé sur *She's Leaving Home*, ce joli morceau de Brian en solo n'en parvient pas moins à trouver un caractère propre, en laissant percer l'angoisse à travers les inflexions de la mélodie.

[https://www.youtube.com/watch?v=BMe-g\\_prjI](https://www.youtube.com/watch?v=BMe-g_prjI)

Faire de la musique en famille a son revers et les Beach Boys ont connu ce moment où l'aîné de la fratrie, compositeur unique et maître du son, en est venu à envisager les autres membres comme de simples exécutants, dont il pouvait même, pourquoi pas, se passer. Cependant, la marque de fabrique du groupe reste l'insurpassable mélange des voix, et l'apparence de l'harmonie devait être maintenue coûte que coûte.

Entamées au printemps de cette année 1969, les séances de *Sunflower* voient les Beach Boys redevenir tant bien que mal une famille. Certains ont des enfants et les feront poser avec eux sur la pochette ensoleillée de l'album qui paraît fin août 1970 chez Reprise, leur nouveau label. Brian Wilson cosigne sept morceaux sur douze et si sa participation aux enregistrements est intermittente, le fait qu'il loge au-dessus du studio facilite le travail en commun, et parfois les bonnes vibrations.

**“All I Wanna Do” (a cappella).** Un morceau des Beach Boys dépourvu de tout instrument peut se tenir tout seul. C'est leur petit miracle ordinaire. À quatre ou cinq, ils faisaient l'effet d'une chorale entière. Ici, même Mike Love, soliste au début, et qui lui-même n'avait pas une très haute opinion de sa voix, sonne de manière immaculée.

<https://www.youtube.com/watch?v=9bjgud3kn3w&t=1s>

Plus démocratique par la force des choses, le *new deal* des Beach Boys ouvre la porte aux efforts personnels de Dennis Wilson ou Al Jardine, voire de la récente recrue Bruce Johnston, tandis que Carl Wilson assure le liant musical. *Sunflower*, avec des titres épanouis tels *This Whole World* et *Add Some Music to Your Day* mais aussi *Forever* ou le délicatement psychédélique *At My Window*, rend le sourire à beaucoup de monde, ce qui ne l'empêche pas d'être un échec commercial cinglant. Pour lui donner suite, le groupe engage un nouveau manager, Jack Rieley, chargé de reconnecter les Beach Boys avec un public de jeunes hippies qui trouvaient plutôt ringards ces types en chemise rayée. D'où, en plus du look baba cool de rigueur, les morceaux à fibre écolo (*Don't Go Near the Water*, *A Day in The Life of a Tree*) ou politique (*Student Demonstration Time*) qui fleurissent sur *Surf's Up*.

**“Behold The Night” (Dennis Wilson, juillet 1971).** Outre son goût parfois discutable pour le boogie bien râpeux, Dennis, l'écorché vif de la bande, avait un sérieux penchant pour les ballades sentimentales. Mais comme le pointait justement son frère Brian, ses morceaux dans cette veine étaient souvent « *plus que des ballades* ». Celle-ci, fugace, a été heureusement arrachée à l'oubli.

<https://www.youtube.com/watch?v=IzJXLwfQiiA&t=1s>

L'album devait s'appeler *Landlocked* jusqu'à ce que Brian Wilson consente, sous la pression de ses frères, à y faire figurer *Surf's Up*, une pièce maîtresse, encore inachevée, du projet *Smile*. Ajoutée à la beauté sombre et surréelle de *Til I Die*, cette contribution forcée donne un lustre inespéré à ce qui n'eût été sans ces deux

merveilles qu'un disque plaisant, jusque-là éclairé surtout par la fluidité des premières chansons signées Carl Wilson (Long Promised Road, Feel Flows) et la douce nostalgie de Disney Girls (1957), écrit et chanté par Bruce Johnston. Mieux accueilli que son prédécesseur, Surf's Up est cependant un regain en trompe-l'œil. Tout en prouvant que chacun des Beach Boys est capable d'apporter sa pierre à l'édifice, il souligne aussi cruellement que le groupe, même en ayant gardé sa cohésion de façade à l'heure où d'autres se séparent (Beatles, Simon & Garfunkel, CSN&Y...), reste dépendant de l'inspiration de son leader. Largement absent de Surf's Up — comme il le sera de Holland, en 1973 —, Brian Wilson a montré, avec les meilleures chansons de Sunflower, qu'il n'a pas perdu la main. Mais il est désormais un créateur sans direction. On le surprend à réactiver la « formule » que Mike Love (son cousin et meilleur ennemi) lui reprochait d'avoir sabotée, voire à s'imiter lui-même. Sa vraie dérive est encore à venir et c'est une autre histoire, de dégradation physique et mentale, à côté de laquelle la séquence 1969-71, copieusement détaillée dans le coffret Feel Flows, fait figure de parenthèse (presque) enchantée.

**“Til I die” (version longue avec paroles différentes).** Née des tourments d'un Brian Wilson alors sujet à des pulsions suicidaires, cette méditation sur la fragilité de l'être humain — frêle coquille sur l'océan, feuille que le vent souffle... —, est un sommet de son art. Deux fois plus longue que la version de *Surf's Up*, celle-ci laisse littéralement planer son intro instrumentale pendant deux minutes avant que vienne s'y poser la voix de l'auteur, mi-plaintive, mi-stoïque.

<https://www.youtube.com/watch?v=tkKvDUAiUc>

**ffff** *Feel Flows : The Sunflower & Surf's Up Sessions, 1969-71.* 5 CD ou 4 LP. Universal.